

L'INVENTION DE ÉCRITURE MARQUE-T-ELLE L'ENTRÉE DANS LA CIVILISATION ?

1. Claude Lévi-Strauss : l'ethnologie et « Tristes tropiques »

PHILOSOPHIE MAGAZINE – “TRISTES TROPIQUES” : LE LIVRE MONDE (Août 2023)

À quoi ça tient, un destin ? Celui de Claude Lévi-Strauss (1908-2009) s'est joué précipitamment « *un dimanche de l'automne 1934, à neuf heures du matin, sur un coup de téléphone* ». Jeune agrégé de philosophie, il enseigne alors en lycée à Laon mais se trouve insatisfait de sa situation, effrayé devant la perspective de devoir répéter les mêmes cours tout au long de sa vie. Aussi accepte-t-il la proposition qui lui est faite d'occuper la chaire de sociologie à l'université de São Paulo nouvellement créée. Sa décision, qui lance la grande aventure de sa vie, sera également à l'origine d'un véritable bouleversement dans la vie intellectuelle de l'après-guerre.

L'enseignement de la sociologie, en tant que tel, n'est pourtant pas ce qui attire le jeune Lévi-Strauss. Il a certes nourri l'ambition d'embrasser une carrière universitaire – de même qu'il s'est également essayé à composer un opéra, à dessiner, à écrire des scénarios pour le cinéma, à faire son droit ou à s'engager politiquement dans la défense des idées socialistes. Mais tous ces projets ont fait long feu. Même la philosophie, qui est pourtant la discipline qu'il a choisie, ne le réjouit guère quand elle est pratiquée de manière institutionnelle. Dans le chapitre « *Comment on devient ethnographe* » qui figure au début de *Tristes Tropiques*, il condamne sévèrement la « *gymnastique* » intellectuelle qu'on enseigne en Sorbonne. L'art(ifice) de la dissertation philosophique lui semble une rhétorique verbeuse et vaine : « *La philosophie n'était pas ancilla scientiarum, la servante et l'auxiliaire de l'exploration scientifique, mais une sorte de contemplation esthétique de la conscience par elle-même [...]. Le savoir-faire remplaçait le goût de la vérité.* » Non sans accents rousseauistes, il voit surtout derrière ces savants exercices qui font travailler l'intelligence un funeste et étouffant dessèchement pour l'esprit.

Pour retrouver ce goût de la vie et celui de la vérité, il fallait donc partir. Et suffisamment loin si possible, quitte à faire un grand saut dans l'inconnu. Car Lévi-Strauss ne veut pas seulement du vrai, il cherche aussi du neuf. Et à cet égard, le Brésil est la destination idéale, car il a tout pour lui du nouveau monde, en plus d'offrir un inégalable terrain d'observation. Âgé de 26 ans en février 1935, le voilà donc parti pour quatre années qui se révéleront décisives. Il apparaît vite que Lévi-Strauss ne remplira pas exactement les attentes qu'on a placées en lui, tant du côté brésilien que du côté français : il n'a guère l'intention d'aller prêcher la sociologie issue d'Auguste Comte et d'Emile Durkheim, qui ne représente à ses yeux qu'une « *philosophie des sciences sociales* » trop spéculative. Il préfère profiter de sa liberté pédagogique pour organiser des expéditions ethnographiques au cœur du Brésil, sur le terrain, à la rencontre des populations indiennes isolées. Sa vocation est trouvée : il se destinera à l'anthropologie. Est-ce sous l'influence de celle qui l'accompagne, Dina Dreyfus (1911-1999), qu'il a épousée en 1932 et qui fonde sur place la première société d'ethnologie brésilienne ? C'est en tout cas en couple qu'ils mènent les enquêtes, qu'ils observent les rites, prennent des notes et des photographies. Claude Lévi-Strauss se servira même des carnets de terrain de celle qui s'appelait alors Dina Lévi-Strauss pour rédiger, bien des années plus tard, *Tristes Tropiques* – car s'il noircit de nombreux cahiers et publie quelques articles pendant qu'il est au Brésil, il ne se lance encore dans l'écriture d'aucun livre.

1. Qu'apprenez-vous dans cet article du parcours de vie et du parcours intellectuel de Claude Lévi-Strauss ?
2. Il est d'abord diplômé de philosophie, puis devient ethnologue : qu'est-ce qui est commun à la philosophie et à l'ethnologie, et qu'est-ce qui les distingue ?

2. Quel progrès apparaissent avec l'écriture ?

LÉVI-STRAUSS, TRISTES TROPIQUES (1955)

On se doute que les Nambikwara ne savent pas écrire ; mais ils ne dessinent pas davantage, à l'exception de quelques pointillés ou zigzags sur leurs calebasses. Je distribuai pourtant des feuilles de papier et des crayons dont ils ne firent rien au début ; puis un jour je les vis tous occupés à tracer sur le papier des lignes horizontales ondulées. Que voulaient-ils donc faire ? Je dus me rendre à l'évidence : ils écrivaient ou, plus exactement, cherchaient à faire de leur crayon le même usage que moi, le seul qu'ils pussent alors concevoir, car je n'avais pas encore essayé de les distraire par mes dessins. Pour la plupart, l'effort s'arrêtait là ; mais le chef de bande voyait plus loin. Seul, sans doute, il avait compris la fonction de l'écriture. Aussi m'a-t-il réclamé un bloc-notes.

À peine avait-il rassemblé tout son monde qu'il tira d'une hotte un papier couvert de lignes tortillées qu'il fit semblant de lire et où il cherchait, avec une hésitation affectée, la liste des objets que je devais donner en retour des cadeaux offerts : à celui-ci, contre un arc et des flèches, un sabre ! à tel autre, des perles ! pour ses colliers... Cette comédie se prolongea pendant deux heures. Qu'espérait-il ? Se tromper lui-même, peut-être ; mais plutôt étonner ses compagnons, les persuader que les marchandises passaient par son intermédiaire, qu'il avait obtenu l'alliance du blanc et qu'il participait à ses secrets. Encore tourmenté par cet incident ridicule, je dormis mal et trompai l'insomnie en me remémorant la scène des échanges. L'écriture avait donc fait son apparition chez les Nambikwara ; mais non point, comme on aurait pu l'imaginer, au terme d'un apprentissage laborieux. Son symbole avait été emprunté tandis que sa réalité demeurait étrangère. Et cela, en vue d'une fin sociologique plutôt qu'intellectuelle. Il ne s'agissait pas de connaître, de retenir ou de comprendre, mais d'accroître le prestige et l'autorité d'un individu – ou d'une fonction – aux dépens d'autrui.

Comment le chef des Nambikwara utilise-t-il l'écriture et quelle conclusion en tire Lévi-Strauss ?

LÉVI-STRAUSS, *TRISTES TROPIQUES* (1955)

C'est une étrange chose que l'écriture. Il semblerait que son apparition n'eût pu manquer de déterminer des changements profonds dans les conditions d'existence de l'humanité ; et que ces transformations dussent être surtout de nature intellectuelle. La possession de l'écriture multiplie prodigieusement l'aptitude des hommes à préserver les connaissances. On la concevrait volontiers comme une mémoire artificielle, dont le développement devrait s'accompagner d'une meilleure conscience du passé, donc d'une plus grande capacité à organiser le présent et l'avenir. Après avoir éliminé tous les critères proposés pour distinguer la barbarie de la civilisation, on aimerait au moins retenir celui-là : peuples avec ou sans écriture, les uns capables de cumuler les acquisitions anciennes et progressant de plus en plus vite vers le but qu'ils se sont assigné, tandis que les autres, impuissants à retenir le passé au delà de cette frange que la mémoire individuelle suffit à fixer, resteraient prisonniers d'une histoire fluctuante à laquelle manqueraient toujours une origine et la conscience durable du projet.

Pourtant, rien de ce que nous savons de l'écriture et de son rôle dans l'évolution ne justifie une telle conception. Une des phases les plus créatrices de l'histoire de l'humanité se place pendant l'avènement du néolithique : responsable de l'agriculture, de la domestication des animaux et d'autres arts. Pour y parvenir, il a fallu que, pendant des millénaires, de petites collectivités humaines observent, expérimentent et transmettent le fruit de leurs réflexions. Cette immense entreprise s'est déroulée avec une rigueur et une continuité attestées par le succès, alors que l'écriture était encore inconnue. Si celle-ci est apparue entre le 4e et le 3e millénaire avant notre ère, on doit voir en elle un résultat déjà lointain (et sans doute indirect) de la révolution néolithique, mais nullement sa condition. À quelle grande innovation est-elle liée ? Sur le plan de la technique, on ne peut guère citer que l'architecture. Mais celle des Égyptiens ou des Sumériens n'était pas supérieure aux ouvrages de certains Américains qui ignoraient l'écriture au moment de la découverte. Inversement, depuis l'invention de l'écriture jusqu'à la naissance de la science moderne, le monde occidental a vécu quelque cinq mille années pendant lesquelles ses connaissances ont fluctué plus qu'elles ne se sont accrues. On a souvent remarqué qu'entre le genre de vie d'un citoyen grec ou romain et celui d'un bourgeois européen du XVIIIe siècle il n'y avait pas grande différence. Au néolithique, l'humanité a accompli des pas de géant sans le secours de l'écriture ; avec elle, les civilisations historiques de l'Occident ont longtemps stagné. Sans doute concevrait-on mal l'épanouissement scientifique du XIXe et du XXe siècle sans écriture. Mais cette condition nécessaire n'est certainement pas suffisante pour l'expliquer.

Si l'on veut mettre en corrélation l'apparition de l'écriture avec certains traits caractéristiques de la civilisation, il faut chercher dans une autre direction. Le seul phénomène qui l'ait fidèlement accompagnée est la formation des cités et des empires, c'est-à-dire l'intégration dans un système politique d'un nombre considérable d'individus et leur hiérarchisation en castes et en classes. Telle est, en tout cas, l'évolution typique à laquelle on assiste, depuis l'Égypte jusqu'à la Chine, au moment où l'écriture fait son début : elle paraît favoriser l'exploitation des hommes avant leur illumination. Cette exploitation, qui permettait de rassembler des milliers de travailleurs pour les astreindre à des tâches exténuantes, rend mieux compte de la naissance de l'architecture que la relation directe envisagée tout à l'heure. Si mon hypothèse est exacte, il faut admettre que la fonction primaire de la communication écrite est de faciliter l'asservissement. L'emploi de l'écriture à des fins désintéressées, en vue de tirer des satisfactions intellectuelles et esthétiques, est un résultat secondaire, si même il ne se réduit pas le plus souvent à un moyen pour renforcer, justifier ou dissimuler l'autre.

1. Que pense-t-on en général du rôle de l'écriture dans le progrès de l'humanité ? (1er §)
2. Quels sont les arguments de Lévi-Strauss pour remettre en question cette opinion commune ? (2d §)
3. Quelle est la véritable cause de l'invention de l'écriture selon Lévi-Strauss ? (3ème §)